

## Victor Hugo, un écrivain sinophile engagé

**Communication faite le 20 septembre 2017 à l'occasion de l'inauguration de l'exposition « Aimer, c'est agir – Victor Hugo et la culture chinoise » au Nong Jiang Suo Institute Museum de Canton**

Je ne cache pas l'honneur et le plaisir que j'éprouve en retrouvant ces lieux qui ont présenté l'an passé plus d'une centaine de mes caricatures retraçant la vie politique et littéraire de Victor Hugo, ainsi qu'une dizaine de caricatures réalisées par Victor Hugo lui-même, conservées au Musée de Villequier. Je suis très reconnaissant envers le NONG JIANG SUO INSTITUTE MUSEUM, et plus particulièrement envers M. YAN HUI, directeur, Mme JOYCE LEE et M. WU SHI KIN, de m'avoir invité à nouveau cette année pour poursuivre ces rencontres avec Victor Hugo.

Quand on parle de Victor Hugo et de la Chine, un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de M. CHENG ZENGHOU, professeur émérite à l'Université Sun Yat Sen, à qui l'exposition de 2016 et son catalogue doivent tant. Nombre d'Hugoliens de France le reconnaissent comme le meilleur spécialiste en Chine de l'écrivain, que ce soit pour les très nombreux articles et ouvrages qu'il lui a consacrés, ou pour les traductions de son œuvre. Je suis très sensible à la présence parmi nous du professeur CHENG ZENGHOU, mon ami depuis plus de trente ans.

C'est dire, cher CHENG ZENGHOU, vous qui connaissez mieux que d'autres les relations qui unissent Victor Hugo au monde chinois, combien je réclame votre amicale indulgence, mon intervention portant sur un sujet qui vous est cher : Victor Hugo et la Chine.

\*

\* \*

Si vous permettez un raccourci quelque peu énigmatique, je dirai que la Chine de Victor Hugo s'inscrit entre deux dates – 1811 et 1876 –, ou, si vous préférez, entre deux vases, de Chine, bien entendu !

1811 : le jeune Victor Hugo vient d'arriver en Espagne avec sa mère et ses deux frères, Abel et Eugène. Ils rejoignent à Madrid Léopold Hugo qui vient d'être promu général de brigade par Jérôme Bonaparte, frère aîné de Napoléon Bonaparte, nommé roi d'Espagne en 1808 sous le nom de Joseph Napoléon 1<sup>er</sup>. L'installation de la famille Hugo au Palais Masserano nous est connue grâce à la relation qu'en fera Adèle Hugo, femme de l'écrivain, dans son *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* publié en 1863. Sa description d'une immense galerie qui servait de pièce de réception mérite d'être rapportée car elle témoigne de la première rencontre du jeune Victor, alors âgé de neuf ans, avec la Chine : « Ce n'étaient que dorures, sculptures, écrit-elle, verres de Bohême, lustres de Venise, vases de Chine et du Japon. Il y avait particulièrement, dans la galerie, deux vases de Chine d'une taille invraisemblable et comme M. Victor Hugo n'en a jamais revus depuis. » Un témoin confirmera qu'ils dépassaient la hauteur de deux mètres. Et Adèle Hugo de préciser l'utilité – je cite – « de ces deux colossaux vases de Chine » dans les jeux de cache-cache des enfants,

« dans l'intérieur desquels la petite Pepita se fit hisser plus d'une fois<sup>1</sup>. » Cette petite Pepita ou Pepa, fille du marquis Monte-Hermosa, reparaitra bien après dans des poèmes de Victor Hugo devenu grand-père.

1876 : soixante-cinq ans plus tard, c'est un autre vase de Chine qui retient notre intérêt. Il orne la chambre de Victor Hugo dans son appartement de la rue de Clichy, à Paris. Son histoire nous est connue par le poème, daté du 4 avril, « Le pot cassé » du recueil de *L'Art d'être grand-père*<sup>2</sup>. Nombre de jeunes Français l'ont appris par cœur. Mariette Leclanche, domestique, l'a fait tomber par inadvertance :

Ô ciel ! toute la Chine est par terre en morceaux !  
Ce vase pâle et doux comme un reflet des eaux,  
Couvert d'oiseaux, de fleurs, de fruits, et des mensonges  
De ce vague idéal qui sort du bleu des songes,  
Ce vase unique, étrange, impossible, engourdi,  
Gardant sur lui le clair de lune en plein midi,  
Qui paraissait vivant, où luisait une flamme,  
Qui semblait presque un monstre et semblait presque une âme,  
Mariette, en faisant la chambre, l'a poussé  
Du coude par mégarde, et le voilà brisé !

Les vers qui suivent nous apprennent que Victor Hugo avait acheté ce vase rond à Paris à un marchand installé sur un quai de la Seine, et qu'il y « tenai[t] beaucoup ». La description de son décor qui le faisait rêver, est des plus précises et n'exclut pas la fantaisie : « des bœufs d'or », un yack, un « singe quadrumane », un docteur qui « dit la messe », un mandarin au « gros ventre » « qu'on nomme aussi kohan », un « tigre en son antre », un « hibou dans son trou », un « roi dans son palais », un « diable en son enfer ».

\*

\* \*

Bien avant de décorer les maisons d'exil de Guernesey, la sienne et celles de la fidèle Juliette Drouet, où la Chine est omniprésente, Victor Hugo s'intéresse à ce vaste continent comme en témoigne cet extrait de la préface des *Orientales* datée de janvier 1829<sup>3</sup> : « On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand

---

<sup>1</sup> *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, chapitre XIX.

<sup>2</sup> *L'Art d'être grand-père*, VI, « Grand âge et bas âge mêlés », 8.

<sup>3</sup> Les poèmes des *Orientales* ont été composés d'avril 1825 à décembre 1828.

abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte. » Et il ajoute : « Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire. »

Les demeures successives du poète reflètent, dans leur décoration, son intérêt pour l'art chinois. L'aménagement de l'appartement qu'il occupe au 6 de la Place Royale<sup>4</sup> (actuelle Place des Vosges) est notamment connu par les témoignages de visiteurs, tels Vassili Petrovitch Botkine (1835), Gustave Masson (1839) ou Eugène Woestyn (1846) : coffres et tentures du Moyen Âge, damas rouge et tapis persan voisinaient avec vases, tasses de porcelaine de Chine et portières de soie à motifs chinois. Des « vases de Chine » ornent la chambre à coucher de Victor Hugo, apprend-on dans le poème « À des oiseaux envolés<sup>5</sup> », écrit le 23 avril 1837 dans cet appartement. À côté de laques protégées par une vitre, on peut y voir également, s'amuse le poète, « [de] gros Chinois ventrus faits comme des concombres ».

À la suite des journées insurrectionnelles de juin 1848, Victor Hugo et sa famille déménagent pour s'installer 5, rue de l'Isly, puis, trois mois plus tard, 37, rue de la Tour d'Auvergne. Mais, contraint de s'exiler en Belgique au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851, il va décider de vendre son mobilier plutôt « que de le laisser confisquer par le Bonaparte<sup>6</sup> ». Les recommandations à sa femme se multiplient : « Ne vends pas les étoffes non employées, surtout le satin de Chine à fleurs d'or » lui écrit-il le 30 mai<sup>7</sup>. Il convient, lui demande-t-il le 5 juin, de retirer de la vente « le paravent de vieux laque estimé 60 francs<sup>8</sup> ». Il propose quelques estimations : 1000 francs pour « la grande porte du salon (laque de Chine) », 500 francs pour « les deux meubles de laque Coromandel » de son cabinet.

Le Journal de sa fille Adèle, à la date du 8 juin<sup>9</sup> mentionne d'autres chinoiseries : « deux grosses potiches chinoises », « deux colossales portes de laque rouge et bleue », « un paravent de la Chine », « un bahut-dressoir orné de porcelaines Chine et Japon », « une table chargée de vaisselle : Chine, Japon et Sèvres », « une table de bambou chinois », « une armoire de laque », « une vaste cheminée [...] avec vases de Chine et glaces chinoises », « deux armoires de laque de Coromandel surmontées de Chinois ».

---

<sup>4</sup> Il y demeure à partir du 8 octobre 1832. Antoine Fontaney, familier de la Place Royale, se souviendra avoir vu Victor Hugo préparer dans la salle à manger des surprises pour ses enfants : « Il leur met à chacun sur la table un joujou, un gâteau, des bonbons et puis, au milieu, sous un mouchoir, le joli joujou du Chinois qui rit. » (*Édition chronologique des œuvres complètes de Victor Hugo* publiée sous la direction de Jean Massin, tome V, p. 1437, dorénavant notée *Massin*).

<sup>5</sup> *Les Voix intérieures*, XXII.

<sup>6</sup> Lettre de Victor Hugo à sa femme, 17 mai 1852.

<sup>7</sup> Adèle Hugo le rassurera quatre jours plus tard : « J'ai mis de côté l'étoffe chinoise et or que tu désires conserver. »

<sup>8</sup> S'agit-il de ce « paravent de papier de Chine, peint avec des oiseaux et des mandarins » que lui a offert au début des années 1830 un papetier ? (*Massin*, tome IV, p. 961)

<sup>9</sup> *Le Journal d'Adèle Hugo*, Tome I, 1852, p. 197.

L'article de Théophile Gautier qui paraît dans *La Presse* du 7 juin 1852, et qui déplore le « spectacle navrant » de la vente<sup>10</sup> du mobilier du « plus grand poète de la France, maintenant en exil », apporte quelques précisions sur l'aménagement de l'appartement : « des fontaines chinoises » décoraient l'antichambre ; dans le petit salon d'attente, le visiteur pouvait s'asseoir dans « un fauteuil en bambou de Chine » ; les murs de la chambre à coucher de Victor Hugo étaient « tapissés de tentures de Chine ».

Ce sont ces mêmes chinoiseries que l'on retrouve dans un poème écrit rue de la Tour d'Auvergne et inséré dans *Toute la lyre*<sup>11</sup>:

[...] Partout, autour de moi, sur maint vieux parchemin,  
Sur le satin fleuri, sur les pots, sur les laques,  
Vivent confusément les djinns, les brucolaques,  
Les dragons, les magots, et ces démons chinois  
Fort laids, mais pétillants de malice et de flamme,  
Qui doivent ressembler aux rêves d'une femme [...]

Et c'est dans un tel environnement de magots, de laques et de « paons couverts d'yeux<sup>12</sup> » que Victor Hugo compose, la veille du coup d'État du futur Napoléon III, son dernier poème avant de partir se réfugier à Bruxelles : « Vase de Chine<sup>13</sup> » dédié « à la petite Chinoise Y-Hang-Tsé », dont le nom, plaisamment inventé, invite à rêver au bord du Fleuve Bleu, le Yang-Tsé-Kiang, simplement appelé le Yang-Tsé :

« Vierge du pays du thé,  
Dans ton beau rêve enchanté,  
Le ciel est une cité  
Dont la Chine est la banlieue.

Dans notre Paris obscur,  
Tu cherches, fille au front pur,  
Tes jardins d'or et d'azur  
Où le paon ouvre sa queue ;

Et tu souris à nos cieux ;  
À ton âge un nain joyeux  
Sur la faïence des yeux  
Peint l'innocence, fleur bleue. »

---

<sup>10</sup> Le *Catalogue sommaire* de la vente qui a lieu les 8 et 9 juin, fait notamment état de « porcelaines de Chine ».

<sup>11</sup> *Toute la lyre*, V, 9.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Toute la lyre*, VII, 4.

Le séjour de Victor Hugo et de Juliette Drouet à Bruxelles<sup>14</sup> va leur réserver une surprise : une rencontre le 30 mars 1852 avec des Cantonais qui sont présentés au public dans les Galeries Saint-Hubert et qui exposent et vendent quelques objets de leur pays<sup>15</sup>. Mais ils devront attendre plus de quatre ans avant de pouvoir pratiquer à nouveau la décoration inspirée par la Chine dont ils partagent la même passion. Quelques mois plus tard, le 5 août, les deux amants arrivent dans l'île de Jersey. Ils y resteront jusqu'au 31 octobre 1855, et s'installeront alors dans l'île voisine de Guernesey.

Grâce au succès des *Contemplations*<sup>16</sup>, le poète devient pour la première fois de sa vie propriétaire. Il achète le 16 mai 1856, au 38 Hauteville, une grande bâtisse qui domine la capitale, Saint-Pierre Port, et qui s'ouvre sur l'océan : ce sera *Hauteville House*. Il y emménage le 5 novembre, et, quelques jours après, Juliette Drouet s'installe dans une petite maison voisine, *La Fallue*. Ce sont ces deux maisons qui vont recevoir une étonnante décoration chinoise<sup>17</sup> signée Victor Hugo<sup>18</sup>.

Du 8 novembre 1856 au mois de novembre 1866, les *Agendas* de l'exilé vont se remplir d'informations relatives aux achats de chinoiseries, le plus souvent à Guernesey, mais parfois à l'étranger, avec leur montant. Le total qui a déjà été effectué par le professeur Cheng Zenghou, dépasse les 3000 francs, soit près du quart du prix de la maison de Juliette Drouet, appelée *Hauteville House II* ou *Hauteville Fairy*. La liste de ces achats, presque aussi longue qu'un dragon du Nouvel An Chinois, mérite d'être rapportée car elle traduit bien cette passion, pour ne pas dire cette frénésie, en faveur des objets venus de Chine : de nombreuses porcelaines, une vingtaine de figurines et statues chinoises, un miroir chinois long à bordure de laque, un bahut chinois, une vingtaine de stores chinois, une vingtaine de vases de tailles différentes, une coupe de Chine sans anse, une boîte de paille et de porcelaines chinoises, un mange-opium, une horloge de laque, deux chaises chinoises, une demi-douzaine de cadres chinois, deux cabinets chinois, deux théières, un brûle-parfum, deux petits cuivres de Chine, cinq assiettes de Chine, une boîte de Chine, une soucoupe chinoise, quatre écrans de Chine, une boîte d'encre de Chine, deux pagodes de Chine, des plateaux de Chine, une idole chinoise sur un trône, un service de table chinois, une dizaine de pots chinois, deux vases cornets en porcelaine, une gaine d'horloge en laque de Chine, une armoire de Chine, un pot à tabac chinois en racine de bambou, une table-boîte de Chine, une boîte de couleurs chinoises, divers objets de Chine achetés à un prêtre de Guernesey partant en Zélande, un oreiller chinois, une vingtaine de caisses chinoises à thé, un paravent

---

<sup>14</sup> Victor Hugo est arrivé à Bruxelles le 12 décembre 1851 ; Juliette Drouet l'a rejoint le 13. Ils vont quitter ensemble la Belgique le 1<sup>er</sup> août 1852.

<sup>15</sup> Voir la communication de Florence Naugrette : « La visite de Victor Hugo à une famille chinoise en 1852 racontée par Juliette Drouet ».

<sup>16</sup> Publication à Paris : 23 avril 1856.

<sup>17</sup> Une partie de la décoration d'inspiration chinoise sera réemployée par Victor Hugo lorsqu'il aménagera la maison du 20 Hauteville, achetée pour Juliette Drouet le 16 avril 1864. L'essentiel de cette décoration, notamment celle de la salle à manger, est aujourd'hui visible dans le *Salon chinois* de la *Maison de Victor Hugo* de la place des Vosges, à Paris.

<sup>18</sup> Victor Hugo écrira à Jules Claretie : « J'ai raté ma vocation : j'étais né pour être décorateur. »

de porcelaine de Chine, deux panneaux de Chine en soie et or représentant des oiseaux, tout un lot de soieries de Chine, des vases de laque rouge, un éventail chinois, une cravate de femme brodée en queue de paon, deux tableaux de papier de Chine, trois lampes chinoises, une saucière en porcelaine de Chine, sept assiettes de vieux Chine polychrome pour les dressoirs, une grande glace pour la salle à manger avec un cadre en bois de Chine sculpté, trois paires de plateaux de laque de Chine, une paire de lampes en porcelaine de Chine avec monture en bronze doré. Je n'oserai affirmer que la liste est exhaustive !

La lecture des lettres envoyées par Juliette Drouet à son « cher bien-aimé » au moment où il procède à la décoration de *La Fallue*, est révélatrice de ses goûts, comme elle se définit elle-même, d'«antiquaire gouleue<sup>19</sup> » de chinoiseries. « Vous pouvez préparer votre pékin<sup>20</sup> », lui écrit-elle le 16 janvier 1857<sup>21</sup>, deux mois après son emménagement. Le 4 février, elle propose d'offrir à Charles, fils aîné de Victor Hugo, une « précieuse petite statuette » représentant « un petit buveur d'opium<sup>22</sup> » qui a déjà trouvé place dans la décoration. Dans une lettre en date du 28 mars, elle se moque de son amant, aussi « bibelotphage » qu'elle, et elle le qualifie de « Chinois Mouffetard », de « Coromandel de Nanterre », de « chinoisier de première force » à propos, semble-t-il, d'un chasse-mouches qui est, selon elle, « une contrefaçon du céleste empire<sup>23</sup> ». Deux jours plus tard, elle rêve de voir sa maison « regorg[er] de coffres, de tapisseries, de laques, d'écrans avec ou sans plume<sup>24</sup>. »

On retrouve le même enthousiasme pour la décoration d'inspiration chinoise quand Victor Hugo préside à l'aménagement de la maison qu'il a achetée pour elle, non loin de *Hauteville House*. Sa « prodigieuse chambre, constate-t-elle le 6 août, est un véritable poème chinois<sup>25</sup>. » Le 28 octobre, elle ne peut retenir son exclamation : « Que de peine tu te donnes pour que je sois BELLE... c'est-à-dire ma maison, mais aussi comme c'est réussi ! Jamais on n'aura vu rien de si beau, d'aussi original ni d'aussi poétique. La margrave Sybille, elle-même, est distancée par cette chinoiserie de ton cru. Quelle merveille<sup>26</sup> ! » Sa lettre du 30 octobre témoigne de la même admiration : « Je m'étourdis le plus que je peux avec toutes les merveilles que tu crées dans ce futur logis<sup>27</sup>. »

Cette passion de Victor Hugo et de Juliette Drouet pour l'art chinois n'est pas nouvelle, et elle touche tous les membres de la famille Hugo et leurs proches : les fils, Charles et François-Victor, le fidèle Auguste Vacquerie, des amies d'exil, de même que la fille de

---

<sup>19</sup> BnF, NAF 16378, F° 110. Toutes les lettres, avec la mention « BnF, NaF », peuvent être lues sur le site du CERÉDI (Université de Rouen) [www.juliettedrouet.org/](http://www.juliettedrouet.org/) qui propose l'édition savante du journal épistolaire de Juliette Drouet à Victor Hugo : environ 22000 lettres publiées progressivement et annotées par une équipe universitaire sous la direction de Florence Naugrette, professeur à l'université Paris-Sorbonne.

<sup>20</sup> Étoffe de soie fabriquée en Chine ou imitée de soieries chinoises.

<sup>21</sup> BnF, NAF 16378, F° 14.

<sup>22</sup> BnF, NAF 16378, F° 29.

<sup>23</sup> BnF, NAF 16378, F° 52.

<sup>24</sup> BnF, NAF 16378, F° 54.

<sup>25</sup> BnF, NAF 16384, F° 209.

<sup>26</sup> BnF, NAF 16384, F° 238.

<sup>27</sup> BnF, NAF 16384, F° 240.

Juliette, sa sœur et son beau-frère, tout le monde s'échange ou s'offre des chinoiseries. Dès 1836, trois ans après le début de leur liaison, Juliette remercie son amant de lui avoir offert un pot de Chine avec son décor de fleurs, d'oiseaux et de Chinois<sup>28</sup>. Autre pot chinois, autres remerciements adressés le 23 juin 1837: « Comme il est beau, comme il est bleu ! Les beaux arbres, les jolies petites maisons, le charmant gibier et les ravissants Chinois que voilà. » Et elle se prend à rêver de pouvoir lui offrir « le pot le plus colossal qui soit sous la calotte du ciel chinois<sup>29</sup>. » En peu de temps, sa collection s'enrichit : miroir chinois, portières chinoises, mouchoirs chinois, calepin chinois, laques, petit meuble chinois, lampe chinoise : « Vous verrez tout ce qu'il en sortira, lui écrit-elle le 20 décembre 1848, et quelle illumination subite de Chinois et de coromandel surgira de son bec merveilleux<sup>30</sup>. »

Et ce vif intérêt pour l'art chinois est l'occasion pour Juliette Drouet de nombreuses allusions plaisantes. Victor Hugo devient, je cite, son « vieux Chinois », son « cher petit Chinois », son « vieux coromandel ». Pour lui témoigner son amour, il lui « faudrait, écrit-elle le 29 juin 1837, une feuille de papier plus grande que la grande muraille de Chine<sup>31</sup>. » « Si jamais j'épouse un prince chinois, s'amuse-t-elle le 27 juillet 1838, je vous regarderai du haut de mon palanquin avec le plus profond mépris<sup>32</sup>. » En guise de vœux, le 31 décembre 1848, elle lui « souhaite beaucoup de lanternes chinoises, beaucoup de pots, également chinois, beaucoup d'enfer et de carnaval de plus en plus chinois » ainsi que « pas mal de magots vivants<sup>33</sup>. »

Outre ces très nombreux achats d'objets chinois que l'on retrouve dans des maisons qui lui sont chères, Victor Hugo participe aussi de façon active à leur décoration en réalisant peintures et gravures d'inspiration chinoise. Je n'en dirai pas plus car c'est le sujet de la communication de Gérard Audinet, directeur des *Maisons de Victor Hugo* de Paris et de Guernesey.

L'intérêt que l'écrivain porte à la Chine ne se limite pas à l'art chinois. Toute son œuvre en témoigne : plus de deux cents occurrences renvoient à ce pays qu'il imagine, dans *Le Tas de pierres*, comme étant « un morceau de lune tombé sur terre<sup>34</sup> ». C'est surtout dans ses recueils poétiques que l'on trouve le plus grand nombre d'allusions à la Chine (*Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les Ombres*, *Châtiments*, *L'Année terrible*, *Les Chansons des rues et des bois*, *L'Art d'être grand-père*, *Les Quatre Vents de l'Esprit*, *Dieu, Toute la lyre*). Elles sont également nombreuses dans des publications à résonance personnelle, historique ou philosophique: *Littérature et philosophie mêlées*, *Le Rhin*, *Journal de ce que j'apprends chaque jour*, *Napoléon le petit*, *William Shakespeare*, *Carnets et Agendas*, *Histoire d'un crime*, *Le Tas de pierres*, *Post-scriptum de ma vie*. En revanche, la Chine est absente de son

---

<sup>28</sup> BnF, NAF 16326, F° 336.

<sup>29</sup> BnF, NAF 16330, F° 327.

<sup>30</sup> BnF, NAF 16366, F° 386.

<sup>31</sup> BnF, NAF 16330, F° 348.

<sup>32</sup> BnF, NAF 16335, F° 105.

<sup>33</sup> *Maison de Victor Hugo* de Paris, 9035.

<sup>34</sup> *Massin*, tome XV-XVI/2, p. 388.

œuvre théâtrale, à la réserve des *Jumeaux* où elle est mentionnée dans la dernière scène quand le cardinal Mazarin rêve de grandeur pour la France en regardant une carte d'Europe : « [...] nous avons / Dans l'Inde des soldats, en Chine des jésuites. / Nos machines de guerre en tous lieux sont construites ; / Sûr moyen de régner sans lutter<sup>35</sup> [...] »

Les allusions à la Chine que l'on trouve dans *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer* et *L'Homme qui rit*, témoignent de la curiosité encyclopédique et de la vaste culture de l'écrivain qui surprend plus d'une fois son lecteur en l'entraînant loin de Paris, de Guernesey ou de l'Angleterre.

Ainsi, dans *Les Misérables*, Georges Pontmercy, jardinier inventif retiré en Normandie, parvient à réaliser « des petits massifs de terre de bruyère pour la culture des rares et précieux arbustes d'Amérique et de Chine<sup>36</sup>. » Dans l'arrière-salle du Café Musain, Grantaire proclame son admiration pour la Chine<sup>37</sup>. Au jardin du Luxembourg, Marius remarque Cosette dont « les gants blancs montraient la finesse de sa main qui jouait avec le manche d'une ombrelle en ivoire chinois<sup>38</sup>. » Le chapitre « La terre appauvrie par la mer » donne lieu à une réflexion sur l'amendement des sols : « La science, après avoir longtemps tâtonné, sait aujourd'hui que le plus fécond des engrais, c'est l'engrais humain. Les Chinois, disons-le à notre honte, le savaient avant nous. Pas un paysan chinois, c'est Eckeberg<sup>39</sup> qui le dit, ne va à la ville sans rapporter, aux deux extrémités de son bambou, deux seaux pleins de ce que nous nommons immondices. Grâce à l'engrais humain, la terre en Chine est encore aussi jeune qu'au temps d'Abraham. Le froment chinois rend jusqu'à cent vingt fois la semence<sup>40</sup>. » La difficile progression de Jean Valjean dans les égouts parisiens s'apparente à une « espèce de casse-tête chinois<sup>41</sup> », jeu de patience et d'adresse inventé, semble-t-il, en Chine du Nord.

Les allusions à la Chine sont aussi diverses dans *Les Travailleurs de la mer*. La phrase-paragraphe « On l'avait surnommé Gilliatt le Malin » se prolonge par des références à l'Inde et à la Chine : « Une fable de l'Inde dit : Un jour Brahmâ demanda à la Force : "Qui est plus fort que toi ?" Elle répondit : "L'Adresse". Un proverbe chinois dit : Que ne pourrait le lion s'il était singe ! Gilliatt n'était ni lion ni singe ; mais les choses qu'il faisait venaient à l'appui du proverbe chinois et de la fable indoue<sup>42</sup>. » Le chapitre « Le bateau diable » se termine sur un constat lié au change des livres sterling de Guernesey, d'Angleterre et de Jersey : « Ces chinoiseries sont moins chinoises qu'elles n'en ont l'air ; les banques y trouvent leur

---

<sup>35</sup> *Massin*, tome V, p. 873.

<sup>36</sup> *Massin*, tome XI, p. 458.

<sup>37</sup> *Massin*, tome XI, p. 494.

<sup>38</sup> *Massin*, tome XI, p. 520.

<sup>39</sup> Carl Gustav Eckeberg, explorateur suédois (1716-1784), fit plusieurs voyages en Chine et en rapporta l'arbre à thé.

<sup>40</sup> *Massin*, tome XI, p. 873.

<sup>41</sup> *Massin*, tome XI, p. 887.

<sup>42</sup> *Massin*, tome XI, p. 567.

compte<sup>43</sup>. » Mess Lethierry , « bon vieux héros de la mer » a « rapporté de ses voyages des récits surprenants » : il a notamment « vu en Chine couper en petits morceaux le pirate Chanh-thong-quan-larh-Quoi, pour avoir assassiné le âp d'un village », et « assisté à l'arrivée du grand serpent venant de Canton à Saïgon<sup>44</sup>. » La boutique de la Jacressarde, à Saint-Malo, présente sur des étagères quelques objets, dont des « pots de faïence sans anse » et « un parasol chinois en baudruche à figures, crevé çà et là, impossible à ouvrir et à fermer<sup>45</sup>. » Dans une autre rue, à l'Auberge Jean, le capitaine Gestrais apprend au capitaine Clubin l'existence d'une « boîte aux lettres de la mer » sur des rochers de la côte chilienne : « On voit sur un caillou de cent pieds de haut un grand bâton. C'est un poteau qui a une barrique au cou. Cette barrique, c'est la boîte aux lettres. Il a fallu que les Anglais écrivent dessus : *Post Office*. De quoi se mêlent-ils ? C'est la poste de l'Océan [...]. Elle appartient à tous les pavillons. *Post Office* ! est-ce assez chinois ! ça vous fait l'effet d'une tasse de thé que le diable vous offrirait tout à coup<sup>46</sup>. » Le regard que porte Gilliatt sur l'orientation de l'écueil Douvres, s'accompagne d'une réflexion sur les rafales australes et boréales, et sur certains vents, dont « le typhon de Chine<sup>47</sup> », ainsi que sur « les tourbillons de Fer des mers de Chine<sup>48</sup>. » La fin du chapitre « Le monstre » réserve une surprise au lecteur. Victor Hugo qui a acheté, note-t-il le 23 mars 1865 dans son *Carnet*, « tout le lot de soieries de Chine vendu par un officier anglais qui était de l'expédition et qui l'a pris au Palais d'été de l'empereur de la Chine », décrit cet achat pour illustrer que la nature « mangeante » est aussi « mangée » : « Un soie chinoise, volée dans la dernière guerre au palais de l'empereur de la Chine, représente le requin qui mange le crocodile qui mange le serpent qui mange l'aigle qui mange l'hirondelle qui mange la chenille<sup>49</sup> ».

Le manuscrit de *L'Homme qui rit* contient un article découpé dans *L'Indépendance belge* du 6 septembre 1863 éclairant le chapitre « Les comprachicos » qui signifie en espagnol « les achète-petits ». « Pékin, est-il rapporté dans cet article, est en ce moment exploité par une bande de malfaiteurs qui enlèvent les enfants et les jeunes femmes. Les Chinois racontent que les bandits, pour opérer plus facilement ces rapt, se servent d'une poudre stupéfiante à l'aide de laquelle ils endorment leurs victimes. Ils les transportent ensuite hors des murs de Pékin, dans des repaires inconnus, et les mettent à mort s'ils ne peuvent obtenir des familles de fortes rançons. »

Victor Hugo imagine au début de son roman que des individus, se livrant à un tel trafic d'enfants, s'inspirent de pratiques qui avaient cours en Chine et mutilent leurs visages pour en tirer profit: « Les comprachicos travaillaient l'homme, écrit-il, comme les Chinois travaillent l'arbre. » Suit un long développement sur la façon dont procédaient ces bandits:

---

<sup>43</sup> *Massin*, tome XI, p. 585.

<sup>44</sup> *Massin*, tome XI, p. 590.

<sup>45</sup> *Massin*, tome XI, p. 624.

<sup>46</sup> *Massin*, tome XI, p. 633.

<sup>47</sup> *Massin*, tome XI, p. 676.

<sup>48</sup> *Massin*, tome XI, p. 723.

<sup>49</sup> *Massin*, tome XI, p. 743.

« Les comprachicos, pendant l'opération, assoupissaient le petit patient au moyen d'une poudre stupéfiante qui passait pour magique et qui supprimait la douleur. Cette poudre a été de tout temps connue en Chine, et y est encore employée à l'heure qu'il est. La Chine a eu avant nous toutes nos inventions, l'imprimerie, l'artillerie, l'aérostation, le chloroforme. Seulement, la découverte qui en Europe prend tout de suite vie et croissance, et devient prodige et merveille, reste embryon en Chine et s'y conserve morte. La Chine est un bocal de fœtus. » Victor Hugo qui précise que la Chine n'est pas le seul pays qui produise de tels monstres, évoque ensuite un autre moyen d'en fabriquer : « Puisque nous sommes en Chine, restons-y un moment encore pour un détail. En Chine, de tout temps, on a eu la recherche d'art et d'industrie que voici : c'est le moulage de l'homme vivant. On prend un enfant de deux ou trois ans, on le met dans un vase de porcelaine plus ou moins bizarre, sans couvercle et sans fond, pour que la tête et les pieds passent. Le jour, on tient le vase debout, la nuit on le couche pour que l'enfant puisse dormir. L'enfant grossit ainsi sans grandir, emplissant lentement de sa chair comprimée et de ses os tordus les bossages du vase. Cette croissance en bouteille dure plusieurs années. À un moment donné, elle est irrémédiable. Quand on juge que cela a pris et que le monstre est fait, on casse le vase, l'enfant en sort, et l'on a un homme ayant la forme d'un pot. » Quelques lignes plus loin, Victor Hugo apporte une précision quant à ces comprachicos : « Le peuple les a longtemps confondus à tort avec les morisques d'Espagne et les morisques de Chine. Les morisques d'Espagne, ajoute-t-il, étaient faux-monnayeurs, les morisques de Chine étaient filous<sup>50</sup>. »

Les allusions à la Chine continuent de ponctuer le roman, sans que l'on puisse en préciser les sources. Ces bandits, coiffés le plus souvent à l'espagnole d'un mouchoir roulé autour de la tête, ne surprennent pas les habitants de la région de Portland, et Victor Hugo d'évoquer « l'habitude du vainqueur barbare vis-à-vis le vaincu raffiné », et d'illustrer son propos par « Le Tartare contemple et imite le Chinois<sup>51</sup>. » La mort de Lord Clancharlie retiré en Suisse est ignorée de l'Angleterre, d'où cette comparaison : « Ce qui se passait en Suisse était pour l'Angleterre d'alors aussi lointain que ce qui se passe en Chine pour l'Angleterre d'aujourd'hui<sup>52</sup>. »

On découvre au début du Livre troisième une vieille panse hollandaise qui fait régulièrement des traversées Londres-Rotterdam. Elle est rapidement présentée : « Cette panse était un peu une jonque. En ce temps-là, pendant que la France copiait la Grèce, la Hollande copiait la Chine<sup>53</sup>. »

---

<sup>50</sup> *Massin*, tome XI, p. 48-49.

<sup>51</sup> *Massin*, tome XI, p. 57.

<sup>52</sup> *Massin*, tome XI, p. 142.

<sup>53</sup> *Massin*, tome XI, p. 211.

Dans le couloir qui le conduit au cachot où est enchaîné l'homme qui l'a défiguré, Gwynplaine entend « tout près de lui un bruit dont le gong chinois pourrait seul donner une idée ; quelque chose comme un coup frappé sur le diaphragme de l'abîme<sup>54</sup>. »

La Chine est encore présente dans sa rencontre avec « la duchesse » : « ses deux sourcils noirs [sont] noircis à l'encre de Chine<sup>55</sup> », et elle apparaît dans « une robe de chambre en soie singulière, de Chine sans doute, car dans les plis on entrevoyait un grand lézard d'or<sup>56</sup>. »

La dernière référence à la Chine dans *L'Homme qui rit* est des plus brèves : on retrouve le bateau qui ressemble à une jonque chinoise, *La Vograat*, sur lequel Gwynplaine et Homo, le loup, viennent d'arriver. « Une passerelle, écrit Victor Hugo, faisant passage, allait, comme un pont chinois, d'un tillac à l'autre, par-dessus le compartiment du centre<sup>57</sup>. »

Présenter de façon organisée les autres allusions à la Chine, éparses dans l'œuvre du poète et du romancier, est une gageure tant elles sont diverses. On se contentera donc d'esquisser quelques pistes.

Le plus souvent, Victor Hugo propose des images fugitives de la Chine qui sont véhiculées en France dans des magazines tels *L'Illustration*, *Le Magasin pittoresque*, *Le Monde illustré* ou *L'Univers illustré*, notamment lors des guerres de l'opium et de la mise en place d'un réseau diplomatique et consulaire : la Chine, c'est le pays des typhons, de Confucius, de la grande Muraille, de l'opium, des femmes aux pieds atrophiés, des chapeaux « aux mille sonnettes<sup>58</sup> », des vases

« [...] à forme étrange en porcelaine bleue  
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,  
Ce beau pays d'azur que rêvent les Chinois<sup>59</sup>. »

C'est aussi en Chine, comme il l'écrit dans « Fragments d'histoire », qu'ont été inventés « les hiéroglyphes, l'artillerie et l'imprimerie<sup>60</sup> », et qu'on a calculé « la première éclipse de soleil<sup>61</sup> ». Assurément, c'est l'empereur de Chine qui suscite davantage l'intérêt de Victor Hugo. « Les historiens chinois racontent, écrit-il dans *Le Tas de pierres*, qu'un jour un empereur vit sortir une tortue de la mer, et que sur l'écaille de cette tortue étaient gravées des maximes qui devinrent les lois de la Chine<sup>62</sup>. » À la différence des autres peuples, les Chinois, peut-on lire dans *Le Rhin*, sont les seuls qui ont attribué le tissage des étoffes « à un homme, l'empereur Yas ; et encore pour les Chinois l'empereur n'est-il pas un homme, c'est

---

<sup>54</sup> *Massin*, tome XI, p. 256.

<sup>55</sup> *Massin*, tome XI, p. 228.

<sup>56</sup> *Massin*, tome XI, p. 310.

<sup>57</sup> *Massin*, tome XI, p. 372.

<sup>58</sup> *Chantiers*, « Ébauches classées, première partie », p. 768, Collection Bouquins, Éditions Robert Laffont.

<sup>59</sup> *Les Rayons et les Ombres*, IV, « Regard jeté dans une mansarde », *Massin*, tome VI, p. 39.

<sup>60</sup> *Massin*, tome V, p. 149.

<sup>61</sup> *Massin*, tome XII, p. 252.

<sup>62</sup> *Massin*, tome IV, p. 940.

un être fantastique dont la réalité disparaît sous les titres bizarres dont ils l'affublent. Ils ne connaissent pas sa nature, car ils l'appellent le *Dragon* ; ils ignorent son âge, car ils l'appellent *Dix Mille Ans* ; ils ne savent pas son sexe, car ils l'appellent la *Mère*<sup>63</sup>. » Cette appellation de « dragon » qui se retrouve dans *William Shakespeare*, offre à Victor Hugo l'occasion d'une comparaison plaisante : « Un prince qui se donne un nom d'animal, cela nous fait rire. Nous raillons l'empereur de Chine qui se fait appeler *sa majesté le dragon*, et nous disons avec calme *monseigneur le dauphin*<sup>64</sup>. » Un sourire accompagne aussi cette remarque extraite de *Post-scriptum de ma vie* (« La civilisation ») : « L'empereur de la Chine a une "grâce de Dieu" par laquelle il règne et faite exprès pour lui, qui lui donne le droit de vivre dix mille ans. Sa majesté a la bonté de n'en point user. » Le chapitre II de la Troisième partie de *William Shakespeare* se termine sur l'un des rares mots chinois employés par Victor Hugo : « La Chine [veut deux empereurs], le roi du Milieu, tartare, et le Roi du Ciel (Tien-Wang) chinois<sup>65</sup>. »

Bien sûr, ces affirmations, comme bien d'autres, demanderaient à être vérifiées. Ainsi, que penser du cérémonial des enterrements vu par Victor Hugo? « Les Chinois n'ont pas de cimetière. Quand un homme est mort, on l'emporte ; un sorcier marche devant le cercueil ; où le sorcier s'arrête, fût-ce au milieu d'un chemin, on enterre le mort<sup>66</sup>. » Les bourreaux chinois sont-ils, comme il l'écrit dans « Philosophie vers », « coiffés de tiaras de cuivre<sup>67</sup> » ? Une ville a-t-elle été nommée « Che-wei, ce qui signifie où l'on entend<sup>68</sup> » ? Les Chinois disent-ils « que les insectes seuls entre tous les corps ont la chair en dedans et les os en dehors<sup>69</sup> » ? Nomment-ils les esprits « endouri<sup>70</sup> » ? « Xam-ti » est-il bien « le Jéhovah des Chinois<sup>71</sup> » ? « Le Ki-Li [et] le Shu-King » sont-ils les « Védas des Chinois<sup>72</sup> » ?

Le chercheur aimerait connaître les sources de Victor Hugo, mais ce dernier les communique très rarement, et quand il les propose on est en droit de se demander si elles ne sont pas inventées, comme celle d'une citation attribuée à un « lettré chinois<sup>73</sup> », Tien-Ki-Chi. La plaisanterie scatologique est d'autant plus évidente quand on sait que ce nom qui figure dans le manuscrit et dans la première édition, a ensuite été remplacé par celui de « Tien-Ci-Khi ». Théodore de Lagrenée, pair de France et missionné à plusieurs reprises en Chine, que Victor Hugo connaissait, aurait pu être l'une de ses sources d'information, mais il n'a laissé aucun livre de souvenirs, et la *Maison de Victor Hugo* de Paris ne garde aucune trace de correspondance avec l'écrivain. Une étude minutieuse des livres consacrés à la Chine et

---

<sup>63</sup> *Massin*, tome VI, p. 302-303.

<sup>64</sup> *Massin*, tome XII, p. 319.

<sup>65</sup> *Massin*, tome XII, p. 298.

<sup>66</sup> *Massin*, tome VII, p. 904.

<sup>67</sup> *Océan*, p. 416.

<sup>68</sup> *Chantiers*, « Chantiers - Dieu (fragments) », p. 614.

<sup>69</sup> *Chantiers*, « Notre-Dame de Paris », p. 38.

<sup>70</sup> *Chantiers*, « Notre-Dame de Paris », p. 19.

<sup>71</sup> *Chantiers*, « Notre-Dame de Paris », p. 20.

<sup>72</sup> *Chantiers*, « Dieu- Fragments », p. 550.

<sup>73</sup> *Massin*, *Châtiments*, III, 7, tome VIII, p. 638.

conservés dans la bibliothèque de sa maison d'exil à Guernesey<sup>74</sup> apporterait peut-être quelques réponses. Qui sait ? Citons, entre autres titres, *Livres sacrés de l'Orient* de Pauthier de Censay, *Poésies de l'époque des Thang (VI<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles de notre ère)*, traduites du chinois, pour la première fois, avec une étude sur l'art poétique en Chine d'Hervey de Saint-Denys, *L'Espion chinois, ou l'Envoyé secret de la cour de Pékin, pour examiner l'état présent de l'Europe* d'Ange Goudar.

Certes, il arrive parfois à Victor Hugo d'émettre telle critique à l'encontre de la Chine, lui reprochant notamment une sorte d'immobilisme. Ainsi, dans une note rédigée en exil à Jersey, le 1<sup>er</sup> février 1854, il oppose « la France qui marche » à « la Chine qui ne bouge pas<sup>75</sup> ». Mais cette critique est vite nuancée car, pour lui, le génie chinois se compose de « l'immobilité la plus pétrifiée » combinée « avec l'imagination la plus effrénée », et il conclut : « Cela fait la Chine<sup>76</sup> » qu'il qualifie d'« État bien réglé<sup>77</sup> ».

Les définitions qu'il donne dans *William Shakespeare*, de l'école et de ce qu'il appelle « le souverain goût » précisent la civilisation de son cœur, qui allierait Asie et Grèce. L'école dont il rêve, c'est « une espèce de Chine soi-disant Grèce. » Quant au « souverain goût », c'est la combinaison de « deux poésies immenses. Ici Apollon, là le Dragon [...]. Ces deux mondes appartiennent au goût suprême, et marquent ses deux pôles. À l'une des extrémités de ce goût, il y a la Grèce, à l'autre la Chine<sup>78</sup>. »

Au moment où les Anglais achèvent leurs opérations militaires de la première guerre de l'opium et où l'armée chinoise, repliée dans Canton, est contrainte de demander un armistice, Victor Hugo qui rédige la conclusion du *Rhin*, dénonce cet expansionnisme : « À l'heure où nous sommes, écrit-il, [l'Angleterre] attaque la Chine de vive force après avoir essayé de l'empoisonner, ou du moins de l'endormir<sup>79</sup>. » Vingt ans plus tard, il sera l'un des très rares intellectuels à condamner le saccage du Palais d'été de Pékin par les troupes anglaises et françaises. Au dos d'une enveloppe timbrée d'octobre 1860, quelques jours après ce qu'il qualifiera de « crime<sup>80</sup> », il écrit : « L'Europe introduit la civilisation en Chine à coups de pillage. »

Les millions de jeunes Chinois qui apprennent le texte de Victor Hugo dénonçant la destruction barbare de ce Palais et inséré dans *Actes et paroles, II, Pendant l'exil* à la date du 25 novembre 1861, sont en droit de croire que cette protestation de l'écrivain, profondément engagé dans les luttes de son temps, suit de quelques semaines le pillage du *Jardin des Jardins*. Et pourtant, il n'en est rien. Le professeur Cheng Zenghou l'a démontré de

---

<sup>74</sup> On y trouvait aussi un livre imprimé en caractères chinois sur papier de riz qui a malheureusement disparu. De même, le manuscrit chinois, offert par Juliette Drouet le 1<sup>er</sup> mai 1863, n'a pas été retrouvé.

<sup>75</sup> *Océan*, « Prose », p. 19

<sup>76</sup> *Océan*, « Faits et croyances », p. 217.

<sup>77</sup> *Massin*, tome VIII, p. 509.

<sup>78</sup> *Massin*, tome XII, p. 419.

<sup>79</sup> *Massin*, tome VI, p. 508.

<sup>80</sup> Le pillage a eu lieu le 18 octobre 1860.

façon indiscutable dans un article intitulé « Qui est le capitaine Butler ? À propos d'une lettre de Victor Hugo sur le Palais d'été », et paru dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*<sup>81</sup>.

Quand Victor Hugo prépare la publication du deuxième volume d'*Actes et Paroles*, il s'aperçoit qu'il ne peut fournir à son éditeur aucun texte pour l'année 1861. Alors, il va jouer avec les dates comme il l'a souvent fait dans ses poèmes lyriques dont on connaît la date réelle de composition, mais auxquels il donne une date fictive qui en enrichit la lecture. La publication du premier volume d'*Actes et Paroles, I, Avant l'exil*, a lieu en mai 1875 ; celle d'*Actes et Paroles, II, Pendant l'exil*, le 8 novembre. Le 27 octobre, il note dans son *Carnet* : « J'ai terminé ce matin ce qui me restait à écrire pour le livre *Pendant l'exil*. »

La lecture du journal *Le Rappel*<sup>82</sup> avant cette date du 27 octobre est des plus intéressantes car, dans le numéro du 25 octobre, on peut lire en première page « Le plébiscite », écrit par Victor Hugo à Guernesey le 27 avril 1870, qui va trouver place dans *Actes et paroles, II, Pendant l'exil*. Il y dénonce la volonté de Napoléon III « de se faire étayer par le peuple<sup>83</sup>. » Dans une longue phrase, il égrène toutes les exactions de l'empereur, notamment le saccage commis en Chine le 18 octobre 1860 : « [...] s'associer à l'Angleterre pour donner à la Chine le spectacle de l'Europe vandale, stupéfier de notre barbarie les barbares, détruire le Palais d'été de compte à demi avec le fils de ce lord Elgin qui a mutilé le Parthénon [...]. » Il n'est pas interdit de penser que c'est ce texte, auquel s'ajoutent, dans les jours qui précèdent, plusieurs articles sur la Chine (funérailles de l'empereur et de l'impératrice, missions de certains diplomates en Chine, fin du différend entre l'Angleterre et la Chine, arrivée d'un missionnaire chinois à Boston, présence d'un steamer chinois dans le port de Marseille, etc.), qui a peut-être suggéré à Victor Hugo de rédiger à la hâte cette lettre condamnant l'intervention franco-anglaise.

Mais, dans son empressement à proposer, près de quinze ans plus tard, un texte pour l'année 1861, Victor Hugo n'a pas pris garde à la carrière militaire de Butler. En effet, à la date du 25 novembre 1861, le destinataire de Victor Hugo ne peut être le « Capitaine Butler » dont il ne fera la connaissance à Guernesey que cinq ans plus tard, le 15 octobre 1866. À cette date, il sera lieutenant, en garnison dans l'île anglo-normande où il restera jusqu'au 29 mars de l'année suivante. Victor Hugo ignore qu'en 1875, il sera devenu commandant<sup>84</sup>.

Le texte daté, dans *Actes et Paroles*, du 25 novembre 1861, dont le destinataire est évidemment fictif, ne remet cependant pas en cause la prise de position de Victor Hugo, sincèrement critique à l'égard du pillage du Palais d'été. Outre sa condamnation d'une intervention étrangère, on y retrouve sa vision de l'art, maintes fois affirmée : « L'art a deux

---

<sup>81</sup> 2011/4, volume III, p. 891-903.

<sup>82</sup> Il a été fondé en 1869 par Charles et François-Victor Hugo, Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Henri Rochefort.

<sup>83</sup> Le plébiscite a lieu le 8 mai 1870 : 7358000 *Oui*, 1572000 *Non*.

<sup>84</sup> Dans sa biographie posthume, *Sir William Butler, an autobiography*, publiée à Londres en 1911, il n'y a nulle mention d'une relation avec Victor Hugo qui aurait duré au-delà de 1867.

principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental. Le Palais d'été était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. »

Ce texte qui vaut à Victor Hugo d'être considéré, à juste titre, comme un grand ami du peuple chinois, a connu en 1998 une nouvelle vie : en effet, dans *Longtemps*, roman d'Érik Orsenna, Gabriel, qui a la passion des jardins, visite les ruines du Palais d'été de Pékin, et y rencontre M. Jiang Youren qui est chargé de redonner vie au jardin de l'empereur Quianlong. Celui que le romancier qualifie de « commandant suprême de la résurrection » de ce jardin mythique, abandonne soudain la conversation avec ses proches et récite « en français parfait [qui] avait un rythme mécanique » la quasi-totalité de la lettre au capitaine Butler, à la grande surprise des autres paysagistes. Et il en précise l'auteur à l'un de ses interlocuteurs : « Victor Hugo, à Guernesey, en réponse à un certain capitaine Butler qui lui demandait son avis sur l'expédition franco-anglaise. Les enfants chinois apprennent ce texte à l'école<sup>85</sup>. »

N'ayant pas les compétences de Gérard Audinet, directeur des *Maisons de Victor Hugo* de Paris et de Guernesey, et compte tenu des limites imparties à cette communication, je me garderai de développer une autre relation qui rapproche Victor Hugo de la Chine, le dessin.

Le mot de la fin ne peut évidemment revenir qu'à Victor Hugo. Remerciant Judith Gautier qui avait traduit en chinois le nom de l'écrivain – « L'exilé triomphant, qui marche avec gravité, en disant de grandes choses immortelles » – et qui lui avait adressé son roman *Le Dragon impérial*, il lui écrivit : « Cette poésie de l'extrême orient, vous en avez l'âme en vous, et vous en mettez le souffle dans vos livres. Aller en Chine, c'est presque aller dans la lune. Vous nous faites faire ce voyage sidéral<sup>86</sup>. »

Comme Judith Gautier, Victor Hugo, en son temps, a permis à ses lecteurs d'aller dans la lune.

*Gérard Pouchain*

---

<sup>85</sup> Érik Orsenna, *Longtemps*, « Le Jardin de la Clarté parfaite », chapitre LVIII, p. 379-381, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1998.

<sup>86</sup> *Massin*, tome XIV, p. 1279.